

Maison hantée

Autor(en): **Renard, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 31

PDF erstellt am: **25.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193078>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bientôt le train reprend sa course pour se plonger dans l'obscurité d'un nouveau tunnel traversant la paroi de rochers dont nous venons de parler et qui ferme l'horizon.

Quelques instants s'écoulaient dans ce passage souterrain, puis, soudain, un nouveau paysage, une nouvelle scène alpestre s'ouvre aux regards, toute rayonnante de verts gazons, inondée de soleil!

Nous sommes arrivés au bas de la grande pelouse qui descend de l'extrême sommet de Naye! Le train reste à la station provisoire établie sur ce point et chacun de grimper là-haut, attiré par le spectacle grandiose dont on y jouit, et pas mal par la perspective d'une petite collation!

Les couleurs françaises et suisses flottent sur l'arête, et un peu plus bas on aperçoit une longue table chargée de bonnes choses. Comme tout ça fait trouver la grimpe moins roide et donne du jarret!

Notre arrivée est bientôt saluée par une formidable canonnade de coups de mine partant dans le tunnel du tronçon terminal, actuellement en construction. C'étaient des roulements sans fin dans la montagne, c'était le tonnerre dans les jours d'orage les plus terribles!

La vue d'un des plus beaux panoramas de nos Alpes suisses, un ciel resplendissant, d'épais gazons invitant à s'asseoir, des vins excellents, des baquets de crème gracieusement offerts par M. le syndic de Veytaux au nom de sa commune, et par quelques autres de ses membres, des sandwiches, de croquants bricelets, que fallait-il de plus à ces actionnaires, à ces invités, tous charmés d'avoir atteint plus de 2000 mètres d'altitude, sans difficultés et sans fatigue.

Quelques étrangers, voulant absolument garder un souvenir de ces hauteurs et de cette belle journée, achetaient à beaux deniers comptants les cuillères de bois, au manche large et découpé à jour, suspendues aux bords des baquets.

Une heure plus tard, cette joyeuse foule s'éparpillait en longues files et descendait allègrement les pentes vertes de Naye, pour regagner le train, tandis qu'un cornet à piston, resté au sommet, jouait le *Ranz des vaches*, dont les notes lentes et douces se répercutaient au loin dans les rochers. Cette scène était ravissante.

A ce qui précède, est-il nécessaire d'ajouter que la seconde partie du programme, c'est-à-dire le banquet, donné dans la splendide salle à manger du grand hôtel de Territet et servi d'une manière on ne peut plus parfaite, a terminé brillamment cette splendide fête d'inauguration?

Le cadre de notre petite feuille ne comporte pas le compte-rendu des nombreux discours prononcés. Nous le regrettons, car, malgré tout ce qu'en ont dit nos confrères de la presse, nous aurions voulu pouvoir revenir sur l'excellent discours d'ouverture de M. le président G. Masson, sur celui de M. le conseiller Jordan-Martin, très heureux dans les idées, très original dans la forme; sur l'éloquence, l'abondance d'images et les finesses de ce que nous a dit M. l'avocat Dupraz. Et enfin, pouvoir répéter en entier les superbes paroles de M. le colonel Ceresole qui, rappelant le triste événement du *Mont-Blanc*, s'est écrié en terminant: « Mesdames et Messieurs, j'élève mon verre vers le ciel en exprimant le vœu qu'aucune catastrophe semblable ne vienne jamais assombrir l'horizon de la nouvelle ligne. Je souhaite que jamais les belles montagnes que nous venons de visiter ne soient ensanglantées. »

Il faudrait encore rappeler tout ce qu'ont dit d'intéressant MM. Laubi, Valotton, H. Taverny, Blæsi et d'autres, sans oublier les amabilités adressées à la Suisse par M. Monod, directeur de l'Hygiène publique, à Paris, sans oublier enfin la gaie et charmante réponse de M. Bonnard, rédacteur, au nom de la presse, et le discours si pétillant d'esprit et d'à-propos de M. l'avocat de Meuron, qui a mis toute la salle en gaieté.

M. de Freycinet, empêché, n'était pas présent au banquet. Espérons qu'il ne remportera pas moins un bon souvenir de la journée du 27 juillet; car les personnes qui ont eu le plaisir de parler quelques instants avec cet éminent homme d'Etat ont pu se convaincre de tout l'intérêt qu'il porte à notre pays et à ses institutions.

Mais, pas un mot de politique. M. de Freycinet n'est venu ici que pour se reposer et jouir pendant quelques jours de notre belle nature des bords du Léman. C'est à cela que M. Bonnard a fait allusion dans son discours, par une amusante boutade. Il a raconté fort spirituellement ce petit dialogue entre un de ses confrères de la presse et M. de Freycinet, qu'il avait voulu interviewer, au sommet de Naye:

— Que pensez-vous, Monsieur le ministre, de la neutralité de la Suisse?

— Quel temps superbe! a répondu M. de Freycinet.

— Que pensez-vous des fortifications de St-Maurice?

— Je vous avouerai, Monsieur, que ce que je préfère le mieux, c'est encore la tomme de chèvre.

A ceux de nos abonnés qui désirent passer quelques gais instants, nous recommandons la lecture du morceau sui-

vant tiré du charmant ouvrage de M. et M^{me} Georges Renard: *Autour des Alpes*.

Maison hantée.

L'homme se tenait debout, un peu emprunté dans son habit du dimanche et tournant entre ses gros doigts son chapeau de feutre marron.

— Nous disons donc que la journée sera de quatre francs, y compris le logement, sans la nourriture...

Tout en faisant cette condition, le contre-maitre l'examinait de son œil connaisseur, habitué à jauger en un instant ce que pouvait valoir un ouvrier. Solide gars, du reste, que celui qui se présentait ainsi à l'embauchage, avec ses épaules trapues, sa nuque massive où frisaient de courts cheveux roux, ses mains noueuses aux pouces énormes. Et puis un gai luron, sans doute, à en juger par le regard narquois qui jaillissait de ses claires prunelles et le pli sardonique qui sous la moustache blonde creusait sa lèvre inférieure.

— C'est dit, acquiesça l'homme flegmatiquement.

Le contre-maitre reprit:

— Bien. Répétez vos nom et prénoms. Votre lieu d'origine?

Et tandis qu'il écrivait sur un carnet, l'homme dit encore:

— Jean-Jacques-François Mabilles. Natif de la ville d'Angers...

Puis tout de suite après:

— Ça, où me logerez-vous maintenant? Je suffoque dans ces habits, moi, et j'ai hâte d'enfiler ma blouse de travail!

Ici le contre-maitre hésita visiblement:

— Mon Dieu, ce n'est pas commode. Nous sommes débordés par nos ouvriers; il y en a tant, de ces Angevins comme vous, qui viennent travailler aux ardoises... Pourtant il reste bien une maison, et tout entière encore...

— Oh! fit Mabilles, je ne suis pas exigeant, et, pourvu que j'aie un lit et de quoi faire cuire ma soupe, je me trouverai bien partout où l'on voudra me mettre.

Mais, le contre-maitre, au lieu de se déridier, s'embarrassait davantage; enfin, d'un air qu'il voulait rendre négligent:

— Soit! dit-il, on va vous conduire à la maison; une fois là vous vous débrouillerez!

Il donna ses ordres en conséquence et fit signe à Jean-Jacques Mabilles qu'il eût à se retirer.

Bientôt celui-ci, guidé par un futur compagnon de travail, gagnait le gîte qu'on lui avait attribué.

C'était à un quart d'heure des ardoisières qu'on était en train d'exploiter, une maison presque neuve et d'assez bonne apparence. Deux étages, des volets marrons, un jardinet mal soigné où poussaient pêle-mêle des salades montées et un fouillis de mauvaises herbes. A cette vue, Jean-Jacques Mabilles s'écria tout joyeux:

— C'est donc ça, la bicoque? Aussi vrai que je suis le fils de mon père, c'est la plus belle que j'aie eue de ma vie!

Mais son compagnon, avec un énigmatique sourire:

— Vous dites cela aujourd'hui. Reste à voir demain...

Sans s'expliquer davantage, il lui tendit une grosse clef et s'éloigna bien vite à longues enjambées. Resté seul, Mabilles eut un haussement d'épaules d'un superbe mépris, et, avec

me ironie plus accentuée encore que d'habitude, se dit en lui-même :

— Ces Savoyards ! Est-ce assez superstitieux ! Parbleu ! je les entends bien, le contre-maître et l'autre. Ils sont capables de croire à la maison hantée... Autrement il est clair qu'on ne me l'aurait pas donnée... Ah ! bien ! Jean-Jacques, mon ami, s'il n'y a que cela pour l'empêcher de dormir, tu peux compter encore sur pas mal de belles nuits !

Tout en monologuant de la sorte, il avait ouvert et voyait devant lui une sorte de corridor, deux portes et un escalier de bois conduisant à l'étage supérieur. La première porte donnait sur une cuisine, la seconde sur une chambre où se trouvait un lit, une table, deux chaises, le tout propre et bien rangé, mais exhalaient une forte odeur de moisi. Quand il eut ouvert les fenêtres toutes grandes et que le soleil entrant à flots illumina l'appartement, Jean-Jacques eut un mouvement de satisfaction :

— Ah ! mon gaillard, se dit-il encore en se frottant les mains, te voilà installé comme un prince. Tu n'avais pas tant de place que cela, dans le pays d'où tu viens...

Le premier étage était l'exacte répétition du rez-de-chaussée, sauf que la pièce qui correspondait à la cuisine formait une troisième chambre à coucher. Jean-Jacques fit la réflexion qu'aérer ces chambres-là était bien inutile, puisqu'il ne comptait pas s'en servir. Refermant les portes à clef avec soin, il descendit chez lui procéder à son installation.

Elle fut courte, du reste ; car depuis le temps qu'il roulait par le monde à la recherche d'un pain, Mabilille n'avait guère rencontré une Fortune. En guise de métier il avait essayé de tout et, pourvu qu'il eût sa liberté, ses travaux les plus pénibles n'étaient point pour l'effrayer. Il avait couché un peu partout, dans les forêts, sous des ponts, à la prière après quelque batterie ; mais le corps durci, l'âme plus dure encore, il portait légèrement le poids de sa misère ; et joyeux quand même, un peu farceur, prétendait-on, ne connaissait au monde gens ni bêtes qui pussent lui faire deuil.

Le soir tombait ; il était trop tard pour aller au village, et Jean-Jacques résolut de se procurer d'un reste de pain et de fromage préparé pour son déjeuner, puis de se coucher après, afin d'être, le lendemain, levé avec cour.

Un lit vite préparé — à quoi bon un luxe de draps, lorsqu'on a une paillasse et deux couvertures ? — il s'étendit dessus tout haletant, et, comme il était très fatigué, ayant parcouru plus de quarante kilomètres dans les montagnes, il s'endormit aussitôt à poings fermés. Il y avait quelques heures déjà qu'il reposait ainsi, lorsque, à travers son engourdissement profond, il lui sembla entendre quelque chose d'étrange. Certainement on remuait dans la maison ; juste au-dessus de son lit le plafond craquait et gémissait, comme si l'on avait roulé quelque chose de pesant. Le bruit continuait toujours, Jean-Jacques finit par se lever la torpeur qui le clouait immobile sur sa couche, et brusquement réveillé, d'un saut il fut debout, prêtant l'oreille. Il n'avait rien rêvé : à l'étage supérieur on allait et venait ; mais cela ne ressemblait point au pas d'un homme ; c'était une sorte de bourdonnement qui variait d'intensité, suivant que le

bruit se produisait dans la pièce correspondant à la sienne ou dans la chambre contiguë.

— Ah ! ah ! se dit Jean-Jacques toujours railleur, voici mon revenant, sans doute ! Attends un peu, bel ami, que j'aie te dire deux mots !

Posément, — car il était tout à fait maître de lui, — il alluma une petite bougie qu'il avait conservée depuis plusieurs jours en cas de besoin. Sans s'émouvoir le moins du monde, il sortit de sa chambre, gagna le corridor, monta l'escalier à pas de loup, puis colla son oreille à la porte.

Le bruit résonnait de plus belle ; on eût dit un tourbillon qui sans interruption passait d'une chambre dans l'autre ; tantôt on l'entendait à droite, tantôt à gauche. Jean-Jacques fit la réflexion que cela était pour le moins étrange ; car il avait bien remarqué, en visitant la maison, que les deux chambres du haut ne communiquaient pas entre elles et n'avaient de sortie que sur le corridor. De plus, quand il voulut appuyer sa main sur la clef pour entrer doucement et surprendre l'auteur du bruit, il trouva la porte fermée en dehors, telle qu'il l'avait laissée lui-même la veille au soir.

Tout autre à sa place eût eu un moment de frayeur ; mais Jean-Jacques Mabilille était fait de longue date à ne s'étonner de rien. Il en avait tant vu, dans sa vie !

Il entra donc, levant sa lumière pour mieux embrasser d'un coup l'intérieur de la pièce. Le tour en était vite fait, du reste, car elle était peu meublée et n'avait pas de recoins. Jean-Jacques s'aperçut tout de suite que le mobilier avait été fourragé, les couvertures du lit violemment arrachées et jetées à la volée à l'autre bout de la pièce, les chaises renversées, la table retournée les quatre pieds en l'air. Du reste, rien n'était brisé ni même déchiré, et Mabilille eut beau visiter tout, relever les étoffes, regarder sous le lit, il ne trouva rien qui ressemblât même de loin à un être vivant.

Pendant ce temps le bruit continuait de plus belle dans la chambre voisine, et Jean-Jacques songea que cette fois il était bien près de tenir son affaire. Sans se donner le temps de refermer la porte, il traversa le corridor et se rua dans la seconde pièce. Mais il n'y eut pas plutôt pénétré que le bruit se déplaça et se fit entendre au rez-de-chaussée, dans la cuisine. C'était un tapage à croire que la maison allait s'écrouler ; meubles, vaisselle, verrerie, tout semblait rouler à terre et danser péle-mêle une sarabande effrénée, tandis que, par dessus les autres bruits, le grondement inexplicable roulait toujours comme un tonnerre.

— Non de D..., c'est trop fort ! — gronda Mabilille exaspéré. Et il dévala le long de l'escalier, se précipita dans la cuisine.

Sur le carreau rouge et froid, qui luisait à la lueur de la bougie, quelqu'un avait entassé sans pitié la batterie de cuisine et le mobilier. Tout cela gisait piteusement à terre dans un désordre inextricable, et Mabilille, qui avait vu la même cuisine parfaitement bien rangée quelques minutes auparavant, ne pouvait comprendre comment un bouleversement pareil avait pu se produire en si peu de temps. En outre, le grondement s'était éclipié pour reprendre plus fort dans la propre chambre de Jean-Jacques.

D'un saut il y fut. Peine perdue ! Déjà le

bruit mystérieux tapageait ironiquement en haut de l'escalier.

Il voulut se recoucher. Mais en une seconde son lit avait été si bien saccagé qu'il n'était plus reconnaissable. La paille, arrachée de la paillasse, gisait dans tous les coins ; les couvertures, pilées, trépanées, formaient un tas informe ; l'oreiller pendait à un clou au beau milieu du plafond. Et toujours et toujours le tapage infernal continuait sans cesser une minute. Maintenant il semblait être partout à la fois, tant il se déplaçait vite : en haut, en bas, dans l'escalier, dans la cuisine, contre la porte même de la chambre où se tenait Jean-Jacques.

Cette fois c'était à devenir fou. Et pourtant Mabilille ne se sentait aucune peur ; seulement une colère l'envahissait qui le faisait sacrer et jurer comme un païen qu'il était :

— Ah ! mille noms de noms de tonnerre, grondait-il entre ses dents, que je t'attrape, carcasse, et tu verras !

Lorsque le jour se leva enfin, et que le vacarme se tut brusquement, Mabilille était tellement exaspéré qu'il faillit se trouver mal. A grand renfort d'eau fraîche il se remit debout, et la tête plus calme se rendit au travail.

(La fin au prochain numéro).

Les rôles renversés.

Il y a pour les petits journaux et le théâtre une vingtaine de *scies* — qu'on nous passe le mot — qui reviennent sans cesse sur le tapis. De ce nombre est la charge à jet continu contre les belles-mères. On a usé et abusé de ce sujet ; on est allé si loin qu'il est bien juste de trouver enfin quelqu'un qui prenne parti pour ces pauvres femmes. M. Aurélien Scholl s'est chargé de ce soin dans une chronique fort spirituelle publiée par le *Don Quichotte*, et dont voici quelques fragments :

« Qu'est-ce donc qu'une belle-mère ?

La belle-mère a élevé la gracieuse personne pour laquelle votre cœur a battu.

La belle-mère a veillé sur sa vertu en même temps que sur sa santé. Elle n'a rien négligé pour vous la garder pure.

Si vous avez pour compagne une jeune femme honnête, dévouée, gracieuse et quelque peu naïve, c'est à votre belle-mère que vous le devez.

C'est par son économie bien entendue, par les privations qu'elle s'est imposées, que sa fille a pu être suffisamment dotée. La toilette de votre femme, le trousseau de votre premier-né sont le fruit de ses veilles et de ses renoncements. Ayons le courage de le dire, la belle-mère c'est l'ange de la famille.

Marcelin, que j'ai rencontré hier, est peut-être le seul homme qui ait des raisons sérieuses d'incriminer sa belle-mère, et cela pour avoir voulu s'en passer. S'il avait essayé de tourner la difficulté, s'il s'était résigné à ne pas faire exception,